



Cahiers balkaniques

36-37 | 2008

L'image de la période ottomane dans les littératures balkaniques

L'Empire ottoman et ses vestiges dans la littérature bosniaque moderne (XIX^e et XX^e siècles)

The Ottoman Empire and its vestiges in contemporary bosnian literature (19th & 20th centuries)

Jasna Šamić



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/1482>

DOI : 10.4000/ceb.1482

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 41-60

ISBN : 978-2-85831-173-6

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Jasna Šamić, « L'Empire ottoman et ses vestiges dans la littérature bosniaque moderne (XIX^e et XX^e siècles) », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 36-37 | 2008, mis en ligne le 15 mai 2012, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/1482> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.1482>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

L'Empire ottoman et ses vestiges dans la littérature bosniaque moderne (XIX^e et XX^e siècles)

The Ottoman Empire and its vestiges in contemporary bosnian literature (19th & 20th centuries)

Jasna Šamić

- 1 L'Empire ottoman, dont l'occupation a duré plusieurs siècles dans les Balkans, et notamment en Bosnie, a laissé de nombreuses traces dans les mœurs et les traditions, y compris dans la littérature locale. Rappelons que durant cette période, c'est-à-dire du XV^e au XIX^e siècle, les auteurs bosniaques écrivent surtout une poésie influencée par les formes et les thèmes de la poésie ottomane. Ces Slaves convertis à l'islam font souvent leurs études au centre de l'Empire : Istanbul. De retour dans leur pays natal, ils rédigent leur « *divan* » en langues dites orientales (le turc, l'arabe et le persan).
- 2 Qu'est-ce qu'un *divan* ?
Le mot « *divan* » signifie à la fois une anthologie de poésie et un recueil écrit dans le style de la poésie ottomane, avec ses formes et son mètre compliqué, mètre non syllabique et d'origine arabe, nommé le *aruz* (ou le '*arûd*', en arabe).
- 3 À l'image des auteurs ottomans, les musulmans, constituant la majorité des habitants de la Bosnie ottomane, composent leurs vers prioritairement en langue turque ottomane, plus rarement en persan et jamais en arabe. Les textes rédigés en arabe sont en prose et traitent uniquement de la théologie musulmane et de la *charia* ; peu de textes en prose sont écrits en turc et pratiquement aucun en persan.
- 4 Or, cette poésie, qui prend le monopole sur tout autre genre littéraire est, elle-même, imprégnée par la pensée soufie (mystique musulmane). Les poèmes des auteurs bosniaques sont rarement rassemblés dans un « *divan* complet »¹, qui se termine par toutes les lettres de l'alphabet arabe ; on constate que le style de la plupart de ces ouvrages se situe entre un style recherché de la célèbre poésie ottomane et celui de la poésie populaire de *tekké* (*tekke şiri*, ou *halk tekke şiri*)². Ces poèmes sont chantés

encore aujourd'hui dans les tekkés, notamment durant le rituel des derviches³. Les divans des Bosniaques comprennent toutes les formes de la poésie ottomane proprement dite : « *kasida* », « *gazel* », « *mufradat* », « *murabaa* », « *terkib-i bent* », « *terci-i bent* », « *rubaiyyat* », etc. Leurs auteurs sont souvent membres des ordres de derviches, ou même cheikhs de tekkés, guides spirituels. Ils réclament leur appartenance à une confrérie soufie et à son fondateur dans leurs distiques – *beyt*.

- 5 On compte des centaines de poètes bosniaques ottomans qui rédigent leurs ouvrages en langue turque ottomane. Ce phénomène ne concerne mystérieusement que la Bosnie parmi tous les pays occupés par les Ottomans.
- 6 Il est très difficile de parler de l'originalité de la poésie de « *divan* » créée en Bosnie, car la poésie ottomane en général implique le respect de règles très strictes : la prosodie (*aruz*), les formes (« *kasida* », « *gazel* », « *rubaiyya* », etc), les symboles, qui sont des valeurs dominantes de ce genre littéraire. L'imitation est, également, pour ainsi dire, une obligation pour un poète oriental, qu'il soit natif du centre de l'Empire ou bien de ses frontières, telle la Bosnie. Les pièces dites poèmes d'imitation, tels que le « *nazire* » et le « *tahmis* », illustrent bien ce propos. Hormis la connaissance de la poésie orientale, on observe que nos auteurs bosniaques sont aussi contraints de prouver leur connaissance de l'islam, voire du Coran dont les versets sont abondamment cités. Néanmoins, il existe une spécificité locale. D'une part, les auteurs emploient des mots de la langue slave locale dans leurs textes en turc et d'autre part, ils décrivent parfois des guerres menées en Bosnie par les Ottomans, souvent contre les Vénitiens et les Autrichiens.
- 7 Un de ces poètes typiques est Hasan Kâ'imî Baba, soufi de Sarajevo, qui fut le plus célèbre cheikh du tekké Sinan Agha, appartenant à l'ordre de Kadiris⁴.
- 8 Soulignons également que nos auteurs se désintéressent du centre de l'Empire, n'évoquant directement dans leurs poésies que leurs villes natales (ce qui pourrait être aussi une « originalité » bosniaque). Les descriptions des villes relèvent d'un genre particulier : « *şehir engiz* » (chant sur les villes). L'un de ces poètes, Hadji Derviche Mostarî, a chanté sa ville, Mostar. Quant au Derviche Pacha Bajazitagić, il glorifie dans ses ouvrages, tel le *Muradname*, le sultan Murat III, mais aussi les villes de Sarajevo et de Mostar. Le plus beau poème sur la ville de Sarajevo est cependant celui de Nerkesî : « Louanges à la belle ville de Sarajevo » :

*« La tristesse a saisi mon âme : je me sépare de Sarajevo
Je quitte mes amis, et la blessure est brûlante.
On peut vivre longtemps à Sarajevo – en mille endroits coulent les fontaines,
Les eaux de la vie.*

*Quand arrive le printemps en fleur
Les roseraies de la ville se changent en paradis
Jusqu'au ciel monte la rumeur des buveurs de vin
Et le monde entier résonne des cris des joyeux garçons*

*Et les belles comme l'astre de la nuit égayent parfois l'âme attristée ».*⁵

- 9 On observe une double identité qui se dégage de la poésie ottomane de Bosnie : un attachement à l'Empire du fait de la religion musulmane, et une appartenance à leur pays ou ville natale.
- 10 Un grand nombre d'auteurs s'exprime également en langue locale slave, bosniaque, en utilisant les caractères arabes. Cette production est connue sous le nom de littérature

« *alhamiado* » ou « *aljamiado* », prononciation espagnole du mot arabe *al-'adjamî* qui signifie « étranger » (le même type de littérature existe aussi en Espagne). Le dernier poème de ce genre date de 1941. Il s'agit, pour la plupart, de poèmes didactiques d'inspiration religieuse, de valeur littéraire très modeste. On y décèle une forte influence des poésies populaires turque et slave. Ces poèmes sont appelés *ilahis* et *kasides*, bien qu'il ne s'agisse pas exactement de ces genres poétiques au sens classique des termes. Les Juifs de Bosnie écrivent ce même type de littérature, en langue bosniaque et avec des caractères hébreux. La littérature dite *alhamiado* des Juifs bosniaques est beaucoup moins abondante que celle écrite par les musulmans bosniaques.⁶

- 11 Un autre genre, essentiellement urbain, la « *sevdalinka* » (du turc *sevda* : amour, passion) est représentatif de l'art populaire musulman. Il s'agit ici de poèmes lyriques que l'on chante en langue slave sur un accompagnement musical. Les *sevdalinka*, poèmes d'amours mélancoliques, sont toujours très populaires dans les Balkans. Sans doute aucun autre genre ne transmet aussi parfaitement cette vie ottomane de Bosnie, avec ses mœurs et ses traditions importées, où les fontaines et jardins jonchés de fleurs font aussi partie de la vie orientale. Les *sevdalinka* témoignent à la fois des rôles réels et symboliques que ces derniers jouent dans la vie quotidienne des habitants. Ces poèmes d'amour passionnel, plus que ceux de *divan* où on ne mentionne pas la femme, révèlent la position particulière de la femme orientale, en l'occurrence de la Bosniaque. Dans ce monde masculin et machiste qu'est l'Empire en général, et la Bosnie en particulier, les femmes vivent séparées des hommes, parfois même dans des bâtiments spécifiques (*selamluk* et *haremluk*) qui leur sont destinés. Chaque maison comprend deux cours (*avlija* du grec *avli*), l'une nommée « *muška avlija* » (la cour des hommes) et l'autre « *ženska* » (la cour des femmes). Toutes deux sont bordées d'épais murs. Cela conditionne aussi la rencontre entre homme et femme dans les villes : « *ašikovanje* » ; le lieu et l'heure de cette rencontre sont presque aussi stricts que les règles de la poésie de *divan* : les jeunes femmes et hommes ont le droit de se voir une fois par semaine, le plus souvent le vendredi après-midi, au seuil de leurs maisons, ou bien ils s'entreaperçoivent (*oijukati se* : se regarder) à travers les moucharabiehs des fenêtres, nommées *ašik- pendžer* (*ašik pendžeri* – fenêtres d'amour), derrière lesquelles sont postées les jeunes filles. La *sevdalinka* sert parfois de moyen de dialogue entre un jeune homme et une jeune femme, ou bien est le prétexte d'une rencontre ; elle chante ce mode particulier « de faire l'amour » (*ašikovanje*). La chasse avec le faucon dressé, restée vivante en Bosnie jusqu'aux années trente du XX^e siècle, est aussi représentative de cette chanson. Malgré l'indéniable influence turque, les familles nobles de Bosnie ont aussi gardé des traditions médiévales, précédant l'islamisation du pays, et c'est encore la *sevdalinka* qui nous le rapporte, témoignant ainsi du croisement de deux cultures, l'une authentique, slave bosniaque, et l'autre importée, turque ottomane. La *sevdalinka* chante aussi bien la beauté de la jeune femme bosniaque que la beauté des villes ou des quartiers, évoquant des « *tefferi* » (lieux d'excursions), des « *ašikluk* » (lieux de flirts) ou des cafés. Ces quelques vers de l'une des « *sevdalinka* », intitulée « Deux montagnes au-dessus de la ville de Travnik » en sont une illustration :

Dv'je planine vrh Travnika grada
Dv'je planine vrh Travnika grada :
Bukovica, spram nje Vilenica.
Vilenica Bukovicu pita
 « Ah što mi se Travnik zamaglio,
 Ili gori il' ga kuga mori? »

« Niti gori nit ga kuga mori
djevojka ga okom zapalila
arnim okom kroz srcali pendžer ».

Deux montages sont au-dessus de la ville de Travnik
Deux montages sont au-dessus de la ville de Travnik
Bukovica, en face d'elle Vilenica
Vilenica demande à Bukovica :
« Mais pourquoi mon Travnik est-il dans la fumée ?
Est-il pris par le feu ou par la peste ? »
Ce ne sont ni le feu ni la peste qui l'ont pris
Mais c'est la jeune fille qui a mis le feu sur lui,
Feu de son œil noir, depuis la fenêtre en verre » ⁷

- 12 L'âge d'or de la *sevdalinka* dure jusqu'à la fin du XIX^e siècle, date de l'occupation autrichienne de la Bosnie. C'est un moment crucial de l'histoire du pays où le pouvoir oriental est remplacé par le pouvoir européen. Malgré tous les changements qui se font sentir dans le pays, nombre de vestiges ottomans demeurent non seulement dans la vie quotidienne, mais aussi dans la littérature locale.
- 13 Alors qu'à partir du XIX^e siècle les Turcs se tournent vers d'autres genres littéraires, le roman et la nouvelle, les auteurs bosniaques restent fidèles aux formes poétiques ottomanes. Le plus grand auteur de cette époque, Fadil Pacha Šerifi Zade (Šerifović)⁸, natif de Sarajevo, a laissé derrière lui un « *Divan* » en langue turque ottomane, inspiré de la pensée soufie, essentiellement celle des Mevlevi (derviches tourneurs). Deux femmes bosniaques, Habiba Rizvan Bey Zade (Rizvanbegović) et Umihana Čuvidina, écrivent également leurs ouvrages au XIX^e siècle. Alors que Habiba Rizvanbegović écrit en turc une poésie inspirée par la pensée soufie, proche des Mevlevi, Umihana Čuvidina s'inspire à la fois des poésies populaires turque et slave et ses vers sont de caractère profane.
- 14 Rares sont les auteurs musulmans qui s'expriment à cette époque en leur langue maternelle et en utilisant les caractères latins. Ce courant n'apparaîtra qu'à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Citons avant tout Safvet Bey Bašagić (1870-1934) et Musa Ćazim Ćatić (1878-1915). La poésie aux parfums slave et oriental de ces deux poètes cultes est dominée par ce même lyrisme et ce « *sevdah* » (passion) que l'on trouve dans la poésie ottomane et dans celle des Slaves du sud. Inspirée par la pensée mystique, elle n'est pourtant ni l'écho de la poésie dite *alhamiada*, ni la simple copie de la poésie de « *divan* » écrite en langue turque ottomane. Or, à l'instar des « *sevdalinke* », les poèmes de Bašagić et de Ćatić témoignent du mélange des deux cultures, tout en restant un vestige ottoman. On y relève de nombreux mots d'origine arabe, turque ou persane, appelés « turcismes », passés dans la langue bosniaque (slave), par le biais de la langue ottomane.
- 15 Alors que Bašagić est influencé par les poètes soufis et européens, tels Hafiz et Heine, Ćatić utilise des symboles de « l'érotisme soufi » et s'inspire de la poésie de son maître Safvet Bey Bašagić. Poète lyrique et mystique, Ćatić ouvrira la porte de la modernité aux grands poètes de la Bosnie du XX^e siècle : Hamza Humo et Skender Kulenović qui, selon un critique bosniaque, « termineront les vers amorcés par les accords de Musa Ćazim Ćatić ».
- 16 Bien que la mystique de Bašagić soit moins représentative que celle d'auteurs qui chantaient en turc ottoman, ses poèmes figurent dans les anthologies de poésie soufie,

traduite en langues européennes. Voici le début de l'un de ses poèmes dans la traduction française de Jean Descat :

« Sur l'océan de l'amour
scintille une petite braise ;
quand l'Éternel créa le monde,
cette braise s'est allumée »⁹.

Malgré le sens plutôt profane des termes « ivrogne » et « vin », la même empreinte soufie est présente chez Musa Ć. Ćatić dans les vers suivants :

« Ô Seigneur, je me prosterne devant toi, et
M'incline devant ton éternelle bonté,
Chantant mes prières dans ces vers,
Et te priant : « Montre-moi le sens de la beauté »
Ô Seigneur, je me prosterne devant toi !

La foi et l'espoir ont déserté mon cœur
Mon amour est obscurci par le péché,
Je suis devenu un ivrogne brutal
Qui n'a qu'un idéal : le tonneau de vin
Oh, la foi et l'espoir ont déserté mon cœur »¹⁰

- 17 Le mélange des cultures est visible également dans les ouvrages des chrétiens de Bosnie. Imprégnées de « turcismes », leurs poésies témoignent de la profonde pénétration des traditions turques ottomanes dans leur mode de vie. Le poète le plus représentatif du genre est sans aucun doute Aleksa Šantić (1868-1924), un orthodoxe serbe de Mostar, contemporain de Bašagić et de Ćatić. Lyrique fin et passionné, Šantić dépeint dans ses vers aussi bien les belles femmes que les belles fontaines (les « šadrvan ») et les jardins splendides. Mis en musique, les poèmes d'Aleksa Šantić sont considérés, encore aujourd'hui, comme les plus belles « *sevdalinke* » bosniaques, telles que « Emina », « le Sevdah de Hasan Agha », « Azra ». Voici quelques vers de son célèbre poème « Emina » :

Sinoć kad se vratih iz topla hamama
Prođoh pokraj bašte staroga imama;
Kad tamo, u bašti, u hladu jasmína,
S ibrikom u ruci stajaše Emina.

Ja joj nazvah selam, al' moga mi dina
Ne šće ni da čuje lijepa Emina
No u srebren ibrik zahitila vode
Pa po bašči đule zalivati ode ;
« Hier soir, lorsque je revenais du chaud hammam
Je passai devant le jardin du vieil imam
Et que vois-je ? Dans ce jardin, dans l'ombre du jasmin
Se tient Emina, l'ibrik à la main.

Je lui dis bonjour, mais ma foi,
La belle Emina ne m'écoute même pas
Elle prend de l'eau avec son ibrik
Et arrose les roses de son jardin ;

- 18 Les nombreux termes utilisés : *selam* (bonjour), *hammam* (bain turc), *imam*, *ibrik* (seau d'eau oriental), *đule* (roses, du *gül* en turc), ainsi que l'ambiance générale décrite par l'auteur, font état de cet héritage ottoman. On y trouve également la mention de ce mode oriental de rencontre entre homme et femme (*očjukanje* et *ašikovanje*), ou plus exactement l'impossibilité de rencontre (car notre poète est chrétien¹¹). Nous avons

toujours l'évocation de la femme bosniaque, timide et réservée, entourée de fleurs et plongée dans un monde de mystère, monde entouré de grilles jalouses érigées par le machisme turc.

- 19 La nostalgie, le lyrisme et la tendresse de la vie bosniaque ottomane, qui se dégagent des pièces d'Aleksa Šantić, présentent l'antipode même de l'ambiance que nous trouverons dans les œuvres d'Ivo Andrić (1892-1975), grand écrivain bosniaque, d'origine catholique, et yougoslave par son choix « national ». Après avoir reçu le prix Nobel (en 1961), l'œuvre d'Andrić deviendra, dans toute l'ex-Yougoslavie, la référence littéraire, voire le modèle pour de nombreux écrivains bosniaques qui essaieront de peindre la Bosnie ottomane. Or, c'est Ivo Andrić qui est à l'origine de cette littérature en prose, inspirée par l'Empire et ses communautés. C'est lui qui a donné le ton à cette littérature historique ou plus exactement, pseudohistorique. Le pays frontalier, la Bosnie, est emblématique pour tout l'Empire où vivent différentes communautés religieuses et ethniques : musulmans, catholiques, orthodoxes, juifs. Cette « Bosnie obscure », issue des légendes populaires, transposées plus ou moins dans l'œuvre romanesque d'Andrić, sera également le paradigme du « pays de la haine et de la peur », comme l'affirme un de ses personnages juifs. L'œuvre de cet écrivain a fait couler beaucoup d'encre ces dernières années. Alors que certains Bosniaques musulmans le considèrent comme un traître bosniaque, les Serbes le considèrent comme le plus grand écrivain serbe. La Bosnie, voire l'Empire ottoman décrit par Ivo Andrić, est un monde impitoyable, presque caricatural ; ce n'est même pas un monde, mais plutôt un « semi-monde » (*polusvijet*). C'est ainsi que l'on qualifie dans les Balkans cet univers de primitifs, laids aussi bien par leur aspect extérieur qu'intérieur. Si les hommes y sont gros, si leurs visages sont bouffis et déformés, si encore ils sont cruels et mauvais dans leur âme, les plus belles femmes, quant à elles, sont souvent des prostituées, des âmes égarées, telle Anika, décrite dans « Les temps d'Anika » (*Anikina vremena*). Le monde andrićien, empli de méchanceté, de ruse et de haine, témoigne de la difficulté, voire même de l'impossibilité d'une vie commune entre les différentes communautés religieuses de Bosnie. Un passage du roman : *la Cour maudite* résume, me semble-t-il, assez bien ce point de vue : « il y a deux mondes, entre lesquels il n'y a pas et il ne peut y avoir de véritable contact, ni d'entente possible, deux mondes terribles, condamnés à une guerre éternelle pouvant prendre mille formes différentes. Et entre eux, il y a un homme qui, à sa manière, lutte contre ces deux mondes en guerre »¹². Cet homme pourrait être compris aussi comme une figure de style, illustrant une autre Bosnie, fût-elle virtuelle : un pays tolérant et paisible. Et pourtant, le mythe de cette dernière existait aussi à côté de celui de « vilayet obscur » (*tamni vilajet*) ; c'est l'idée d'un pays où les différentes communautés vivent dans le bonheur et l'harmonie. Ici encore, nous trouvons, des êtres qui n'appartiennent pas aux « mondes opposés » ; en d'autres termes, il y a des gens qui se situent entre ces deux mondes, s'opposant à toute forme d'injustice, de laideur, de terreur... Sans doute la Bosnie représente-t-elle, plus que tout autre pays slave, un monde de paradoxe. L'écho de cet univers paradoxal, situé toujours aux confins des grands empires, nous le trouvons aussi bien dans l'œuvre d'Ivo Andrić, que dans celle d'autres écrivains de Bosnie. L'un de ces héros qui se trouvent entre les deux mondes est le grand vizir Mehmed Sokoli (Sokolović), d'origine orthodoxe bosniaque, qui a fait construire le pont de Višegrad. Le pont, ce héros principal du plus célèbre roman d'Ivo Andrić, *Le pont sur la Drina*, est aussi l'incarnation du paradoxe bosniaque – slave – ottoman, car il lie et sépare les rives tout à la fois. Le vizir et le pont appartiennent peut-être à ce même phénomène que représente le

personnage de Tchamil de *La Cour maudite* : ils vivent dans un monde qui ne leur appartient pas vraiment. Voilà comment l'auteur brosse le portrait du grand vizir :

« Mehmed Pacha Sokoli, qui mena sur trois continents des guerres victorieuses pour la plupart, agrandit les frontières de l'Empire turc, assura la sécurité au-dehors et par une bonne administration consolida les affaires au-dedans. [...] Cet homme nouveau qu'il devint dans un monde étranger, [...] dut oublier tout ce qu'il avait laissé [...]. Il oublia sans doute aussi le passage de la Drina à Višegrad. [...] Mais le sentiment de malaise que tout cela avait engendré ne disparut jamais complètement. Au contraire, avec les années et la vieillesse, il revenait de plus en plus souvent : toujours la même ligne noire qui lui traversait la poitrine et la transperçait d'une douleur particulière, familière depuis l'enfance. » C'est dans l'un de ces moments de malaise, que Mehmed Pacha Sokolović eut l'idée de faire construire un pont sur la Drina, « reliant du même coup de façon sûre et définitive la Bosnie à l'Orient ».¹³

- 20 Et, pourtant, le pont deviendra avec le temps moins le symbole du lien entre les différentes communautés et les deux mondes, chrétien et oriental, que celui d'« un gouffre béant ». C'est ce qui sembla d'ailleurs à l'un des personnages du roman, Ali Hodja, lorsqu'il apprend que les Autrichiens ont occupé la Bosnie : « ce pont qui était la fierté de la ville [...] avait soudain été démoli en son milieu [...] cette large feuille de papier blanc avec la proclamation des Autrichiens l'avait coupé en deux comme une explosion silencieuse »¹⁴.
- 21 Si Andrić ne cache pas son désenchantement de l'Empire ottoman et de ses habitants terribles, horribles et maudits, il est encore moins pitoyable envers cet autre Empire qui s'installera en Bosnie, l'Autriche-Hongrie, blâmant dans ses textes non seulement son administration, mais aussi son architecture : « L'administration autrichienne affubla le Sarajevo oriental, depuis longtemps déjà en pleine décadence, mais toujours harmonieux et logique dans chacun de ses édifices [...] de l'architecture mort-née de l'Europe centrale », écrit-il dans un beau texte dédié à la ville de Sarajevo¹⁵.
- 22 Alors que les musulmans bosniaques d'Ivo Andrić sont appelés dans son œuvre les Turcs, ou « Turcs locaux », ou encore « sales Turcs », voire « *balije* », considérés ainsi par les chrétiens de Bosnie qui, quant à eux, sont qualifiés parfois de « porcs » (*krmci*)¹⁶. Ces épithètes ont été quelquefois attribuées aux uns et aux autres non seulement par les héros de ses œuvres, mais aussi par l'auteur lui-même. Dans les ouvrages d'Ivo Andrić, les franciscains, seuls personnages chrétiens instruits, apparaissent plus sympathiques que les « Turcs locaux », alors que les Juifs sont de loin les plus chéris par notre auteur. Peut-être l'écrivain met-il dans la bouche de ces derniers sa propre aversion pour cet empire qui a, par ailleurs, sauvé les Juifs du pogrom catholique ? Après avoir été expulsés d'Espagne, les Juifs affluent dans l'Empire ottoman, se trouvant ainsi en Bosnie. Le sultan s'était dit honoré d'accepter « ce peuple élu » au sein de son vaste pays. Et pourtant, les Juifs d'Ivo Andrić, soit l'ignorent, soit s'en désintéressent. Car voilà comment pense Salomon Atijas, un personnage de sa célèbre *Chronique de Travnik*, au moment du départ du consul français Davil, enchanté, comme son auteur, par « une certaine idée de la France » :

« On ne dira jamais ce qui étouffait Salomon Atijas à cet instant, ce qui lui faisait monter les larmes aux yeux et faisait trembler son corps d'émotion. S'il avait su le dire, s'il avait pu parler, voilà à peu près ce qu'il aurait dit : "Monsieur, vous avez vécu plus de sept ans ici parmi nous et vous avez pendant tout ce temps montré pour nous de l'attention comme ne l'avaient jamais fait ni les Turcs ni aucun autre étranger. (...) Maintenant, vous partez. Votre empereur était contraint de céder devant des ennemis plus puissants. ... Mais votre patrie est un pays noble et puissant pour lequel les choses ne peuvent que bien se terminer. ... C'est nous qui sommes à plaindre, nous qui restons ici, cette poignée de Juifs saphardims de Travnik dont les deux tiers sont des Atijas, car vous avez été une source de lumière pour nos yeux. ... Aussi nous nous permettons de vous faire encore une demande : soyez notre témoin

dans cet Occident d'où nous sommes nous aussi venus et qui devrait savoir ce que l'on a fait de nous. .. Nous vivons entre les Turcs et le raïa, entre le raïa misérable et les Turcs terribles" (« bedne raje i groznh Turaka » ; le terme « grozni » signifie aussi « horrible », « affreux », « atroces », « monstrueux ») »¹⁷

- 23 Le paradoxe est que les Juifs d'Ivo Andrić préfèrent l'Espagne, leur ancienne patrie qui les a expulsés, à la Bosnie et l'Empire ottoman qui les ont accueillis.
- 24 Toutefois, s'il n'est pas beau, et même s'il est apocryphe d'un point de vue historique, le monde d'Ivo Andrić est vrai et universel. Dans *La cour maudite*, son œuvre la plus réussie du point de vue littéraire, ce monde est par ailleurs le plus authentique du point de vue historique. Il est, au demeurant, le seul ouvrage en Bosnie qui traite du cœur de l'Empire, Istanbul, bien qu'il soit décrit à travers la prison de cette ville, appelée par l'auteur « la cour maudite ». Ce récit comprend de nombreuses histoires qui s'imbriquent les unes dans les autres ; elles s'enchaînent et sortent les unes des autres, faisant penser à une boîte chinoise, ou à une poupée russe. Cette œuvre pourrait aussi être comparée à un conte des *Mille et Une Nuits*, dépourvu de l'ambiance lyrique et érotique. En effet, ce récit représente la véritable histoire du Sultan Djem (1459-1495), prince déchu, et du frère du sultan Bayazid II. Andrić nous décrit le prince et poète, il évoque aussi ses poèmes et son penchant pour le vin. Nous sommes en plein centre du monde, et, tout en étant spectateur, nous ne voyons que les coulisses, « l'envers du décor, toute une humanité centrée sous le regard compatissant, mais aussi cruel et minutieux d'Ivo Andrić qui, en dressant le portrait de ces hommes mis au rebut de la société, esquisse une méditation de portée universelle sur la condition humaine [...], la vanité du monde »¹⁸. Complots, intrigues, bêtises individuelles et collectives ou sociétales, stratagèmes et paranoïas, tout est fait pour que cette œuvre soit un livre d'éternelle actualité. Le Vali qui est épouvanté et furieux à la vue de « tous ces livres, écrits par-dessus le marché en diverses langues étrangères » et qui de ce fait « prit sur lui de faire arrêter le jeune homme et de l'envoyer avec ses livres et ses papiers » en prison à Constantinople, ce Vali est un dignitaire de tous les temps, mais plus particulièrement celui des régimes totalitaires ; il pourrait s'appeler de maints noms historiques, lui qui s'exclame : « l'histoire, ou je ne sais comment ça s'appelle, je n'y connais rien ». « Mais il s'agit de science, de livres !, l'interrompt le Cadi indigné, qui savait par expérience comme peuvent être nuisibles et dangereux pour la société et pour l'individu les hommes qui, justement parce qu'ils sont bornés, ont une foi sans borne en leur intelligence, leur perspicacité et la justesse de tous leurs jugements et de toutes leurs conclusions ».¹⁹ Cette impuissance de l'homme devant « la loi du plus fort », devant l'injustice, devant même la destinée, ainsi que son malheur ne peuvent être qu'universels d'autant qu'il s'agit des Balkans, pays qui pourrait toujours être compris comme une sorte de « cour maudite » andrićienne, et pour qui nous pouvons éprouver cette même pitié que ressent Fra Petar pour le jeune homme, Tchamil, qui s'était pris pour le prince Djem : « La vie de la cour ne change jamais, mais le temps change, et avec le temps l'idée que se fait chacun de nous de la vie. »²⁰ Un autre passage, évoquant « la bonté » du personnage principal de *La cour maudite*, Karagöz, témoigne-lui aussi de l'actualité de l'œuvre d'Andrić : « Je m'étonne : comment cela, de quelle bonté parles-tu ? ! Non, non, c'est l'homme qu'il faut par les temps qui courent », répond-il. Puis, il me dit à l'oreille d'une voix très différente : « Si tu veux tout savoir sur un pays, son gouvernement et son avenir, il te suffit de savoir quel est le nombre de gens honnêtes et innocents qui y sont en prison et quel est celui de criminels et de délinquants qui sont en liberté »²¹.
- 25 À la différence de ses personnages littéraires, les villes ottomanes sont épargnées de l'œil moqueur de l'auteur ; ce ne sont plus des miroirs de la sordide empreinte

ottomane quoiqu'elles soient tout à fait ottomanes ou des vestiges ottomans. Ainsi, à la fin de *La Cour maudite*, nous trouvons un très beau passage sur la ville d'Istanbul : « *C'était une nuit sans lune ni étoiles. Devant eux, sur tout un côté de l'horizon obscur, scintillait Stamboul, tel un feu d'artifice qui se serait figé dans le ciel. C'était le mois de ramadan et, sur les minarets de toutes les mosquées, vacillaient des lanternes, formant de véritables constellations au-dessus des innombrables lumières de la ville* »²².

- 26 Non sans grand lyrisme est décrite aussi la ville de Sarajevo, avec ses quartiers turcs, ses collines bleutées, tachées d'innombrables cimetières musulmans. Voilà ce que nous en dit l'écrivain :

« C'est une ville. Cette impression et cette pensée sont constamment présentes lorsque nous gagnons le sommet d'une des hauteurs qui, couronnées d'anciennes fortifications, enserrant et surplombent Sarajevo. Entre les verges escarpées, si souvent chantées, qui escaladent les pentes des collines, se déversent, comme autant de minces coulées de neige, les blancs cimetières musulmans d'autrefois, si caractéristiques. [...] Le crépuscule qui tombe doucement souligne encore la blancheur de leurs stèles. Nombre de ces minces colonnes se penchent comme si elles se préparaient à se coucher, elles aussi, dans la tombe, aux côtés de leur mort. Par endroits ces stèles sont plantées si serrées, elles sont si obliques et en un tel désordre qu'elles font penser à des épis enchevêtrés et couchés par le vent.

Ces anciens cimetières musulmans n'ont rien de la tristesse sombre, sinistre, des cimetières chrétiens. (« Les Turcs ensevelissent leurs morts d'une manière bien plus belle que la nôtre, leurs cimetières sont de véritables jardins », dit un personnage de Heine dans son Voyage à travers le Harz »). [...]

Au-dessus de nous, dans le crépuscule mauve, sombre le vieux Sarajevo, avec tous ses édifices de tous les temps et de tous les styles, ses églises, anciennes et nouvelles, ses synagogues et ses multiples mosquées, auprès duquel jaillissent des peupliers, hauts et sveltes comme leurs minarets.... Quelle que soit l'heure du jour, quel que soit le lieu, quand vous regardez Sarajevo étendu à vos pieds, la même pensée surgit toujours, même inconsciente. Une ville est là. Une ville qui en même temps se transforme, agonise et renaît »

²³.

Avec un peu moins d'enthousiasme, Andrić décrit la nuit de la même ville, Sarajevo, dans une nouvelle, « Lettre de 1920 » :

*« Celui qui veille longtemps dans son lit, il peut entendre les voix de la nuit sarajévienne. D'un son lourd, mais sûr, sonnent les cloches de la Cathédrale ; deux heures après minuit. Une minute après,... on entend un peu moins fort, le son de l'Église orthodoxe... Peu après, sonne avec sa voix sournoise et lointaine, la Sahat kula, près de la Mosquée de Bey, qui calcule le temps d'une façon bizarre, empruntée aux pays étrangers et lointains. Les Juifs n'ont pas leur heure qui sonne, mais dieu seul sait quelle heure il est chez eux maintenant, quelle heure selon le calcul sépharade et quelle heure selon le calcul ashkénaze »*²⁴.

- 27 Nous ne pouvons qu'être étonnés en lisant cette étrange mention du calcul sépharade et ashkénaze du temps, évoqué par Andrić. Notons également d'autres faits étranges, voire apocryphes, cités par Andrić : ses Juifs n'ont jamais appris la langue slave du pays où ils vivaient, la Bosnie ; enfin, la lecture de la « Lettre de 1920 » nous amène à la conclusion absurde que les Juifs bosniaques ne cessaient de songer à la disparition de cet État et à l'unification des Slaves du sud²⁵.

- 28 Une tout autre vision de la Bosnie – en tant que vestige ottoman –, apparaît dans l'œuvre d'un autre grand écrivain bosniaque, d'origine juive, Isak Samokovlija, née à Gorazde (1889-1955). Les Juifs décrits par celui-ci diffèrent de ceux d'Ivo Andrić. Bien qu'il s'agisse de malheureuses gens pauvres, leur tragédie n'est pas liée à la Bosnie, mais à l'arrogance des riches en général. Les Juifs riches de Samokovlija sont des égoïstes despotiques, autant cruels que ridicules. Tandis que les Juifs d'Andrić ont peur de tout, cette peur venant surtout des « Turcs locaux », ceux de Samokovlija sont des

gens courageux, certains d'entre eux, tels que « Jakov le roux », s'engagent même à défendre la Bosnie lorsqu'elle est attaquée par les Autrichiens²⁶. Une fois encore, à la différence des Juifs d'Andrić, les Juifs de Samokovlija trouvent que la Bosnie est plutôt un pays d'entente.

- 29 Voilà l'image de Sarajevo ottomane, telle qu'elle est vue par Samokovlija, ville où l'auteur a passé toute sa vie en tant que médecin :

« Lorsque le ciel au-dessus de Hum devient pourpre, en haut, dans la mahala, s'annonce la voix du muezzin, se déverse depuis le minaret, douce et paisible comme un murmure ; alors que dans les cours (avlija), les roses répandent leurs parfums, soudain, une petite voix aiguë d'enfant vibre, suivie d'une chanson timide de femme..., et les feux crépitent dans les jardins... et la darbouka résonne, et s'étire l'accordéon ; comme s'il était à nouveau-né, le monde glisse dans les ruelles (sokak), un monde jeune et chaud, balançant de hautes lanternes dans ses mains »²⁷.

- 30 Dans toute l'œuvre de Samokovlija, jaillit la nostalgie d'un monde paisible, mystérieux, généreux, et mélancolique malgré sa cruauté, que nous trouvons aussi dans la *sevdalinka* ; cette œuvre témoigne d'un monde où les différentes cultures s'entrechoquent, mais vivent ensembles sans se poser la question ni sur ce mélange, ni sur la vie commune, pas plus que sur la cruauté ou la tolérance du pays.

- 31 Tous ces parfums, comme toutes ces mêmes contradictions, nous les trouverons dans d'autres ouvrages littéraires qui surgissent dans les années soixante-dix du XX^e siècle en Bosnie et qui s'inspirent de l'Empire ottoman. L'un des écrivains cultes de ce genre en ex-Yougoslavie, et en Bosnie en particulier, est Meša Selimović (1910-1982), auteur de plusieurs ouvrages qui ont pour cadre l'Empire ottoman, voire la Bosnie « orientale », et où, dans un langage codé, l'auteur se servira de l'Empire et du soufisme (mystique) pour décrire son point de vue de l'actualité. Comme dans l'œuvre d'Ivo Andrić, nous sommes confrontés à ces universelles oppositions binaires, telles justice/injustice, courage/lâcheté, de même qu'aux nombreuses allusions sur les idéologies totalitaires où l'on craint surtout la parole. « Arrête-t-on les gens aussi pour une parole ? », dira l'un des personnages du roman *Le derviche et la mort*. Les plus célèbres romans de Meša Selimović, notamment *Le derviche et la mort* et *La forteresse*, qui ont donc pour cadre « le vilayet obscur », sont aussi pseudohistoriques que ceux d'Ivo Andrić, mais peut-être plus bosniaques que ceux du prix Nobel yougoslave. S'il n'est pas mystique, bien qu'il le laisse supposer, le roman *Le derviche et la mort* dégage une ambiance de mystère, de philosophie ; teinté parfois même de didactique, c'est aussi un ouvrage sur le fatalisme. Et ce fatalisme oriental serait doublé du fatalisme slave, bosniaque. Toutefois, *Le Derviche et la mort* est aussi un livre sur la quête de l'identité perdue :

« Nous sommes le vilayet le plus pitoyable au monde, les hommes les plus malheureux du monde, nous perdons peu à peu notre visage, nous ne pouvons prendre celui des autres, nous sommes déracinés et jamais accueillis, pour tous les étrangers, pour ceux de notre race comme pour ceux qui ne nous acceptent pas dans la leur ; nous vivons aux confins des mondes, exposés à toutes les attaques, toujours coupables, les vagues de l'histoire se brisent sur nous comme sur un rocher, nous sommes loin de la violence, et avant d'avoir fait de notre malheur la vertu, nous sommes devenus généreux par dépit »²⁸. Il est difficile de ne pas être d'accord avec l'auteur lorsqu'il dit encore, même en exagérant, que « l'histoire ne s'est jamais moquée autant avec un peuple qu'avec nous », ce « nous », qui a accepté, presque avec joie « la paresse orientale et la vie agréable occidentale ».

- 32 Quoiqu'il soit aussi cruel que celui d'Andrić, le monde de Meša Selimović, – soulignons-le une fois encore –, malgré des erreurs historiques, paraît plus authentique du point de vue de l'« ottomanisme bosniaque », ou de « bosnisme ottoman ». Et ce n'est pas

uniquement parce que M. Selimović est un bosniaque musulman, qui puise sa philosophie dans les versets du Coran, cités abondamment, mais aussi grâce à une ambiance particulière et une sensibilité étouffée, exprimées avec de longues phrases « orientales », dans un rythme lent et berçant. Restant fidèle à un langage exalté, on pourrait conclure que le monde de Meša est un monde obscur empli de lumières éblouissantes.

- 33 Meša Selimović est donc loin de nous relater cette vie semi-orientale du pays presque-oriental où les habitants, plongés dans leur plaisir lent, nommé « *merak* », et sirotant tout au long de la journée leur tasse de café avec des lokoums, semblent planer depuis des siècles entre le réel et l'irréel, dans cette Bosnie ottomane connue surtout par ses familles nobles.
- 34 L'un des rares d'ailleurs qui décrit cette autre face du pays, face cachée jusqu'alors pour ses romanciers, est, en partie seulement, Skender Kulenović (1910-1978) avec son roman *Ponornica* (Fleuve souterrain) où il décrit une famille noble bosniaque et sa décadence.
- 35 Enfin, plusieurs ouvrages de Nedžad Ibrišimović et Derviš Sušić, pour ne citer que ces deux-là, sont également inspirés par cette Bosnie ottomane.
- 36 Dans l'un de mes textes publiés il y a plusieurs années, j'ai abordé le problème du soufisme des écrivains bosniaques, notamment Ivo Andrić, Meša Selimović, Derviš Sušić; j'ai été contrainte de conclure que ces écrivains ne connaissaient pas bien la mystique musulmane, tout en se servant d'elle pour atteindre leurs divers buts littéraires. Je ne reprendrai ici que quelques éléments relatifs au sujet proposé dans cette communication : dans « La mort dans le tekké de Sinan Agha », Ivo Andrić confond son cheikh avec un moine catholique, rongé de mauvaise conscience. Son remords se rattache d'une part au corps d'un mort aperçu dans l'enfance et, d'autre part, au corps d'une femme ; en fait, la femme signifie « le corps mort », voire le péché, ce qui est une approche non soufie. Quant à Meša Selimović, il se sert de l'idée soufie pour décrire sa propre vie pendant et après la guerre de quarante : l'amitié, la trahison des amis pour la grande cause, les ennemis et les espions parmi les amis, sont omniprésents et s'ajoutent à l'idée principale du roman, le drame personnel où l'idée de l'amour pour le proche est confrontée à celle du devoir professionnel²⁹.
- 37 Néanmoins, une question reste à poser : un écrivain est-il obligé de connaître le sujet et les thèmes qu'il évoque fût-ce dans les ouvrages de fiction ?
- 38 La guerre en Bosnie (1992 - 1995) marque une rupture par rapport aux thèmes cités dans cette communication : pour la plupart des auteurs, l'Empire ottoman avec sa vie paisible et ses conflits latents, ainsi qu'avec sa culture et ses traditions, n'est plus le cadre où se déroule l'histoire relatée. Maintenant, c'est le conflit ouvert, la guerre, qui l'emporte. D'un autre côté, nombreux sont les auteurs inspirés par la religion musulmane, voire le soufisme, ce qui constitue en fait une influence ottomane détournée. Ces auteurs à l'image de Meša Selimović et Ivo Andrić se servent de ce sujet pour exprimer leur point de vue sur le monde en général. Il s'agit à la fois des poètes et des auteurs d'ouvrage en prose. La poésie « soufie » contemporaine en Bosnie est fréquemment de caractère didactique, à l'exception de quelques auteurs à l'indéniable talent artistique. Quant à la prose, inspirée par le soufisme ou par l'islam, elle est souvent écrite dans un style sophistiqué. À la fois prétentieuse et compliquée, elle est

plus proche des ouvrages philosophiques ou pseudo-philosophiques, que d'ouvrages de fiction pourvus d'un grand talent littéraire³⁰.

NOTES

1. *Dīvân* complet : recueil qui comprend les poèmes qui se terminent par toutes les lettres de l'alphabet arabe.
2. La poésie de tekké, ou la poésie populaire de tekké, est écrite tantôt dans le mètre syllabique, nommé *hece vezni* ou *parmak hesabi*, tantôt dans le *aruz* ; tekké : sorte de monastère des soufis (mystiques).
3. Derviche - un autre mot pour « le mystique musulman » ; le rituel des derviches est nommé le *zıkr*.
4. Cf. Jasna Šamić, *Divan de Kâ'imî*, ADFP, Recherche sur les civilisations, Paris, 1986.
5. Nerkesi, « Louanges à la belle ville de Sarajevo », in *Sarajevo*, (priredio H. Tahmišćić), Zavod za izdavanje udžbenika, Sarajevo, 1969.
6. Il existe aussi, à côté de ces deux genres littéraires, une poésie épique qui chante des héros nationaux : Alija Đerzelez, Budalina Tale, et d'autres. Ces poèmes souvent très longs sont composés de dix pieds et s'accompagnent en musique d'un instrument à corde unique, avec archet, le « gouslé » (*gusle*), ou d'une sorte de mandoline, *tamburica* ; ils ressemblent à la poésie épique des chrétiens bosniaques, voire ex-yougoslaves. Parallèlement aux écrivains de langues orientales (turc, arabe ou persan), les catholiques, notamment les franciscains, écrivent en latin et à partir du XVII^e siècle en langue slave, nommée le plus souvent bosniaque. Les orthodoxes quant à eux continuent à recopier les livres sacrés. Le sujet de prédilection de la littérature populaire chrétienne est le héros national, Kraljević Marko (Krale Marko pour les Macédoniens). Le but de la production littéraire des chrétiens est surtout de préserver leur identité religieuse menacée par la présence de l'islam.
7. Cf. « Sevdalinka », *Čitanka za I razred gimnazije*, éd. Ministrastvo obrazovanja, nauke i kulture Republike Bosne i Hercegovine, Sarajevo 1994, pp.187-198.
8. Cf. Fehim Nametak, *Fadil Paša Šerifović, pjesnik i epigrafičar Bosne*, Orijentalni Institut, Sarajevo, 1980.
9. Eva de Vitray-Meyerovitch, *Anthologie du soufisme*, Albin Michel, 1995, pp.36-37.
10. M.Ć.Ćatić, « Teubei Nesuh », *Čitanka za III razred*, op. cit. p. 248.
11. À l'époque ottomane, les « mariages mixtes » n'existent pas dans les villes, mais ils existent dans les campagnes bosniaques, entre les orthodoxes et musulmans. En témoignent des documents historiques.
12. Ivo Andrić, *La cour maudite*, traduit en français par Yasna Šamić et Boshko Givadinovitch, éditions L'Âge d'Homme, Paris, 1990, p. 81.
13. Ivo Andrić, *Le pont sur la Drina*, Belfond, Paris, 1994, pp. 23-24.
14. *Ibid*, p. 138.
15. Ivo Andrić, « Un coup d'œil sur Sarajevo », dans *Sarajevo*, (priredio H. Tahmišćić), Zavod za izdavanje udžbenika, Sarajevo, 1969.
16. Cf. entre autres, I. Andrić, *Žed*, groupe d'éditeurs dont Prosveta, Belgrade, 1967.
17. Ivo Andrić, *La Chronique de Travnik*, Belfond, 1997, pp. 499-501.

18. Ivo Andrić, *La cour maudite*, op. cit., mot de l'éditeur Vladimir Dimitrijević, en quatrième de couverture.
19. Ivo Andrić, *La Cour maudite*, op. cit., pp. 58-59.
20. *Ibid*, p. 102.
21. *Ibid*, p. 110.
22. *Ibid*, p.108.
23. Ivo Andrić, « Un coup d'œil sur Sarajevo », op. cit.
24. Ivo Andrić, « Pismo iz 1920 », Beograd, 1993; (« Lettre de 1920 », *Titanic et autres contes juifs*, Serpent à plumes, Paris, 2001)
25. *Ibid*.
26. Isak Samokovlija, « Nosač Samuel », Svjetlost, Sarajevo, 1984.
27. Isak Samokovlija, « Od proljeća do proljeća », Pripovijetke, Sarajevo, Svjetlost.
28. Meša Selimović, *Derviš i smrt*, Svjetlost, 1982.
29. Cf. Jasna Šamić, « La mystique musulmane des écrivains yougoslaves (de Bosnie) », *Quadreni di Studi Arabi*, 5-6, Venise, 1988.
30. Cf. J. Šamić, « Mistika bosanskih pisaca », *Lica*, Sarajevo, novembre, 1999, pp.44-50. Il existe, aux côtés de ces écrivains, d'origine musulmane et inspirés par l'islam, une littérature laïque écrite par les auteurs d'origine musulmane et chrétienne. La littérature bosniaque d'aujourd'hui est partagée en trois littératures « ethniques » : serbe, croate et bosniaque/musulmane (*srpska, hrvatska, bošnjačka/muslimanska*). Toutefois, il y a des écrivains qui se qualifient comme Bosniaques (*Bosanci*), nonobstant leurs origines religieuses, et qui appartiennent à la littérature bosniaque (*bosanska literatura*).
- À noter que nous avons gardé dans ce texte le terme « bosniaque », qui désignait depuis toujours « tous les habitants de Bosnie nonobstant leur religion et leur appartenance ethnique », alors que celui-ci est remplacé aujourd'hui le plus souvent par le mot *bosnien*, car l'expression « bosniaque » signifie depuis peu surtout « musulman bosniaque ».

RÉSUMÉS

Quelles sont les traces laissées par l'Empire ottoman dans la littérature bosniaque contemporaine ? L'Empire ottoman, dont l'occupation a duré du XV^e au XIX^e siècle en Bosnie, a laissé de nombreuses traces dans la littérature locale. De nombreux Slaves convertis à l'islam ont rédigé leurs ouvrages en langues *orientales* (le turc, l'arabe et le persan) ; leurs recueils de poésie, *divan*, écrits en turc ottoman, sont imprégnés de la pensée soufie (mystique musulmane). On compte des centaines d'auteurs de ce genre, phénomène ne concernant que la Bosnie parmi les pays occupés par les Ottomans. Une double identité se dégage de la poésie ottomane de Bosnie : un attachement à l'Empire, du fait de la religion musulmane, et une appartenance à leur pays ou ville natale. De très nombreux auteurs s'exprimèrent aussi en langue slave, bosniaque, en utilisant les caractères arabes (littérature dite *alhamiado* ou *aljamiado*). Un autre genre, essentiellement urbain, la *sevdalinka* est représentatif de l'art populaire musulman, très connu de nos jours dans tous les Balkans.

Parmi les Bosniaques qui ont écrit en *bosniaque* en utilisant les caractères latins, – courant qui apparaît à la fin du XIX^e siècle – citons avant tout Safvet Bey Bašagić (1870-1934) et Musa Ćazim Ćatić (1878-1915) dont la poésie témoigne du mélange des deux cultures, tout en restant un

vestige ottoman. Ce mélange des cultures est visible aussi dans les ouvrages des chrétiens de Bosnie, surtout dans la poésie d'Aleksa Šantić (1868-1924). Le lyrisme et la tendresse de la vie bosniaque ottomane, qui se dégagent des pièces de ce dernier, présentent l'antipode même de l'ambiance des œuvres d'Ivo Andrić (1892-1975). La Bosnie décrite par ce prix Nobel (1961) est sombre, « pays de haine et de peur », connu sous le nom de *vilayet obscur*. Une autre vision du pays apparaît dans l'œuvre d'Isak Samokovlija (1889-1955). À la différence des Juifs décrits par Ivo Andrić, ceux de Samokovlija trouvent que la Bosnie est plutôt un pays d'entente.

Nous trouverons les mêmes parfums et contradictions, dans les romans de Meša Selimović (1910-1982), qui ont pour cadre l'Empire ottoman ; dans un langage codé, l'auteur se servira de l'Empire et du soufisme (mystique) pour décrire son point de vue sur l'actualité.

La guerre en Bosnie (1992 - 1995) marque une rupture par rapport aux thèmes cités : l'Empire ottoman n'est plus le cadre où se déroule l'histoire relatée. Maintenant, c'est le conflit ouvert, la guerre, qui l'emporte. D'un autre côté, nombreux sont les auteurs inspirés par la religion musulmane, voire le soufisme, ce qui constitue en fait une influence ottomane détournée.

The Ottoman Empire, whose occupation in Bosnia lasted from the 15th to the 19th century, left numerous traces in local literature. A big number of Slavs, who converted to Islam, wrote their literary works in so-called oriental languages (Turkish, Arabic and Persian); their poetry anthologies, *dîwâns*, written in Ottoman Turkish, were impregnated by Sufism (Muslim mysticism). There are hundreds of authors of this kind, a phenomenon specific to Bosnia and not found among all the other countries occupied by the Ottomans. We observe a double identity in Bosnian Ottoman poems: both an attachment to the Empire, due to the Muslim religion, as well as to their country or town. Numerous authors also expressed themselves in the Slavic Bosnian language, by using Arabic characters (a kind of literature known by the name of *alhamiado* or *aljemiado*); another type, principally an urban one, the *sevdalinka* is representative of Muslim popular art, still very famous these days in the Balkans.

Among the Bosnians who wrote in the Bosnian language by using latten characters--this movement appeared at the end of the 19th century--it is necessary to mention Safvet Bey Bašagić (1870-1934) and Musa Ćazim Ćatić (1878-1915) whose poetry is a mixture of two cultures, while remaining an Ottoman relic. This mixture of cultures is also evident in the works of Bosnian Christians, especially in the poetry of Aleksa Šantić (1868-1924). The lyrical and nostalgic Bosnian Ottoman life, which we find in his work, are the antipode of the ambiance described by Ivo Andrić (1892-1975). Nobel Prize winner (1961), Andrić, describes Bosnia as a dark place « a country of hate and fright », known under the name of obscure *vilayet*. Another vision of the country appears in the work of Isak Samokovlija (1889-1955). Unlike the Jews represented by Ivo Andrić, those of Samokovlija find that Bosnia is rather a country of understanding.

We find almost the same atmosphere and polarity in the novels by Meša Selimović (1910-1982), in which the Ottoman Empire serves as a backdrop; using an encoded language, the author employs the Empire and Sufism to tell us his point of view on the current events of that time.

The war in Bosnia (1992 - 1995) marks a break from the literary themes mentioned above: the Ottoman Empire is no longer the topic of discussion--now it is the war that dominates almost every book.

On the other hand, numerous authors are inspired by Islam, or even by Sufism, which in fact constitutes an indirect Ottoman influence.

INDEX

Index chronologique : Empire ottoman

Thèmes : Littérature

Mots-clés : littérature bosniaque, alhamiado/aljemiado, Ottomans dans la littérature, Černodrinski Vojdan (1875-1951), Derviche, alhamiado, Divan, sevdalinka, Drina, Ćatić Musa Ćazim (1878-1915), Selimović Meša (1910-1982), Andrić Ivo (1892-1975), Samokovlija Isak (1889-1955), Ćatić Musa Ćazim (1878-1915), Selimović Meša (1910-1982), Safvet Bey Bašagić (1870-1934), Samokovlija Isak (1889-1955), Sevdalinka, Soufisme, Turcisme

motsclestr Bosna, Balkanlar, Osmanlı İmparatorluğu

Index géographique : Bosnie, Balkans

motsclesmk БАЛКАНОТ, БОСНА, ОТОМАНСКАТА ИМПЕРИЈА

motsclesel Βαλκάνια, Βοσνία, Οθωμανική Αυτοκρατορία

Keywords : Ćatić Musa Ćazim (1878-1915), Samokovlija Isak (1889-1955), Safvet Bey Bašagić (1870-1934), ottoman, sevdalinka, Literature, Andrić Ivo (1892-1975), Balkans